

La meilleure façon d'ambitionner sur le pain bénit...

Claude Verreault

Numéro 71, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Verreault, C. (1988). La meilleure façon d'ambitionner sur le pain bénit....
Québec français, (71), 92–93.

LE TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC*

(XXVI)



La meilleure façon d'ambition

Claude Verreault

S'intéresser à une langue, c'est s'intéresser aussi aux individus qui la parlent et qui la façonnent, à la société au sein de laquelle ceux-ci évoluent, aux us et coutumes qui les caractérisent. C'est ce qui rend l'étude du français du Québec si passionnante, notamment l'étude historique de ses particularismes lexicaux qui s'avère beaucoup moins aride qu'elle peut en avoir l'air. En raison des rapports existant entre les mots et les choses qu'ils désignent, la recherche des origines de nos façons particulières de nous exprimer permet en effet, dans bien des cas, de redécouvrir des morceaux oubliés de notre passé. Ainsi en est-il de l'expression familière *ambitionner sur le pain bénit* qui a, comme chacun sait, le sens d'« exagérer » ; comment bien expliquer la genèse de ce fait de langue si l'on ignore ce que représentait le pain bénit dans la société québécoise d'autrefois ?

L'ambition qui fit périr le pain

L'usage du pain bénit est fort ancien dans le rituel liturgique de l'Église catholique : dès 660, on y fait allusion au concile de Nantes¹. Selon l'une des coutumes associées à cet usage, chaque ménage devait, à tour de rôle, apporter à l'église une certaine quantité de pain qu'on bénissait et qu'on distribuait aux fidèles lors des cérémonies religieuses. De France, cette coutume est bien sûr passée au Canada ; dès 1645, il en est fait mention dans le *Journal des Jésuites*, à l'occasion de la messe de minuit célébrée à Québec :

[...] on ne laissa pas de chanter le *Te Deum*, & un peu après on tira un coup de canon pour signal de minuit, où commença la messe ; le pain benist se fit lors que le prestre alla ouvrir son livre.

Très tôt cependant, cette coutume donna lieu à maints abus de la part des notables ; comme pour se glorifier eux-mêmes, ceux-ci



rivalisèrent tant et si bien d'ardeur dans la présentation de leur pain bénit qu'ils finirent par tomber dans l'exagération. Si certains se contentaient d'agrémenter leur pain de beurre et de glaçage, d'autres n'hésitaient pas à le présenter sous forme de véritable pièce montée (en forme d'ostensoir par exemple), ce qui n'était pas sans susciter l'admiration des uns et l'envie des autres. À cet égard, le passage suivant du *Journal des Jésuites*, daté de janvier 1646, est on ne peut plus éloquent :

Le Dimanche devant la septuagésime, Madame Marsolet devant faire le pain benist, desira le presenter avec le plus d'appareil qu'elle pouroit ; elle y fit mettre une toilette, une couronne de bouillons de gaze ou de linge à l'entour. Elle desiroit y mettre des cierges & des quarts d'escus aux cierges au lieu d'escu d'or qu'elle eust bien désiré y mettre ; mais voyant qu'on ne luy vouloit point permettre, elle ne laissa pas le faire porter avec la toilette et la couronne de bouillons ; mais devant que le benir, je fis tout oster, & le benis avec la mesme simplicité que j'avois fait les precedens & particulièrement celuy de Mons. le Gouverneur, crainte que ce changement n'apportast de la jalousie & de la vanité.

Trop c'est trop ! Devenu affaire surtout d'ambition personnelle, le pain bénit risquait de faire naître des conflits au sein de la communauté. C'est là une des raisons qui motivèrent le clergé canadien à abolir cette coutume qui s'est malgré tout maintenue jusqu'au milieu du 19^e siècle, comme en témoigne cet extrait d'une lettre qu'un missionnaire jésuite adressait à son supérieur français en 1844 :

*Le pain bénit est dans les paroisses du Canada un objet d'ambition et de luxe inouï partout ailleurs. Il n'est point de grandes cérémonies où un pain bénit ne vous donne le degré de la fête. C'est un magnifique échafaudage de 5, 6, 7 pains bénits superposés en distance, argentés ou dorés, avec des figures en pâtisseries, des couronnes de cierges et des drapeaux emblématiques.*²



Avis de recherche

Le TLFO est à la recherche d'exemples illustrant le verbe *pitonner* et ses dérivés (*pitonnage*, *pitonneux*, etc.). Nul doute que la cueillette sera abondante dans les écoles !

Adresse : Enquête TLFO, Langues et linguistique, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec, G1K 7P4

Ambitionner sur l'étymologie ?

Dès l'époque de la Nouvelle-France donc, l'ambition personnelle avait relégué au second plan la signification religieuse de la présentation du pain bénit à l'église, en même temps qu'elle avait donné lieu à des exagérations indues dans la pratique de cette coutume originellement tout empreinte de simplicité. On y mettait manifestement trop d'ambition (au sens d'« ardeur », comme on disait autrefois au Québec) : on ambitionnait

littéralement sur le pain bénit. C'est de toute évidence ainsi qu'est née l'expression, plutôt que du fait de prendre plus que sa part de pain bénit au moment de sa distribution, comme certains l'ont déjà prétendu¹. C'est peut-être même de *ambitionner sur le pain bénit* que sont issus les autres emplois québécois que connaît encore le verbe *ambitionner*, comme quand on dit *Il ambitionne sur le travail !*, *Les enfants ambitionnent sur moi !*, ou *Ambitionne pas !* À moins d'ambitionner sur l'étymologie...

* Le groupe du Trésor de la langue française au Québec est subventionné principalement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

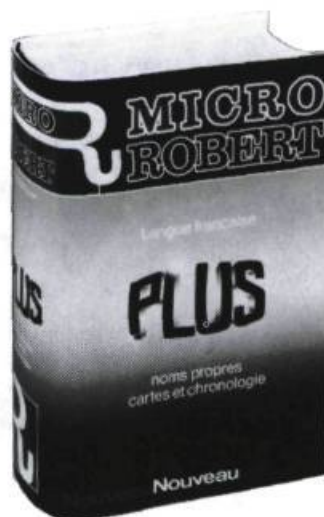
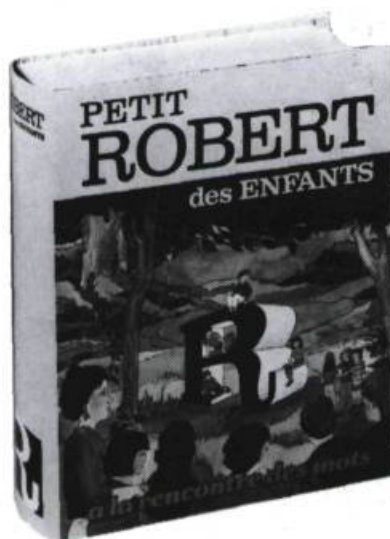
1. Voir Charles Trudelle, « Le pain bénit », dans *Bulletin des recherches historiques*, vol. 18, 1912, p. 149-172.
2. *Lettres des nouvelles missions du Canada 1843-1852*, éditées par Lorenzo Cadieux, Montréal-Paris, Les Éditions Bellarmin-Maisonnette et Larose, 1973, p. 155.
3. Voir Jacques Cellard, *Ça mange pas de pain !*, Hachette, 1982, p. 16-17.

DU NOUVEAU! CHEZ LES DICTIONNAIRES ROBERT

LE DICTIONNAIRE DES
PREMIÈRES ANNÉES
D'ÉCOLE

Une conception
entièrement nouvelle,
adaptée aux tout jeunes:
clarté, texte interactif,
exemples vivants, faisant
référence à un petit
monde familier.

1 220 pages, près de
20 000 mots. 10 dossiers
illustrés, traitant chacun
un thème à la pointe de la
connaissance.



L'INDISPENSABLE
DICTIONNAIRE
PÉDAGOGIQUE DU
FRANÇAIS

1 656 pages.
35 000 mots de la langue
française.

PLUS 11 000 noms
propres,

PLUS 54 cartes originales,
PLUS 108 pages de
tableaux, chronologiques
et synoptiques.

DICOROBERT
DEPOSITAIRE AUTHORIZED AGENT
DICTIONNAIRES LE ROBERT